

L'Unité de l'art moderne

Pierre Caminade /France/

L'art est, à notre époque, plus international qu'il le fut jamais /il le sera davantage encore à l'avenir/ autant par le nombre des nations-flammes que par l'interconnexion des courants et des tensions.

La ligne tracée à Varsovie se colore à San Francisco, suit les rives de la Seine, revient à Varsovie après avoir touché l'Italie...

La coulure, rêveuse en Chine, se virilise à Paris.....

Le problème posé à Moscou s'empare des autres capitales.

Telle serait la première notion de l'unité de l'art moderne. À peine l'a-t-on affirmée qu'elle se dissout.

L'art moderne est terriblement et merveilleusement divisé avec lui-même. On le voit assumer ou dilapider, étendre ou nier l'héritage séculaire. On observe une débauche d'analyses, de recherches, de prétentions. On croit voir grouiller des amibes, des cellules isolées impuissantes à se structurer en un organisme vivant. L'avidité à créer, ici, des images nouvelles, là, des signes nouveaux, tient du délire. Mais les images paraissent nier tout le développement de l'art, et les signes meurent faute de syntaxe.

De cet excès semble alors jaillir une unité plus riche.

La vie individuelle et la vie collective, la création par l'individu et la création par la collectivité, sont apparues sous l'influence des révolutions, des sciences de l'Homme et des expériences de certains, infiniment plus complexes qu'on ne l'a cru longtemps.

Jamais l'homme n'a éprouvé autant d'angoisse, jamais il n'a eu autant de raisons d'espérer et de possibilité de vaincre. Jamais il n'a autant exaspéré son individualisme, encore qu'il soit souvent corrompu par la croyance en la personnalité, et jamais il n'a été si près de concevoir et de fonder une société qui ne le brimerait point, qui l'exalterait.

L'art moderne n'échappe point à cette évolution de la connaissance ni à ces contradictions.

L'artiste moderne /au sens strict du mot: /qui tient compte du développement le plus récent dans son domaine/ ne vise pas à appréhender le monde extérieur ni soi à son propos, mais à habiter et à exprimer les mouvements les plus subtils de sa présence dans le temps et dans sa chair. S'interrogeant sur les phénomènes internes, manifestant une exaspération souvent tragique devant les problèmes propres de son art, il serait une sorte de "jeune Parque" vibrant d'ivresse et de lucidité. Il est nécessairement contraint de donner les équivalents plastiques et picturaux d'une "réalité" qui échappait jusqu'alors au regard, à la spécialisation et à la couleur.

L'unité, ici, de l'art moderne, serait donc, tout bêtement, la recherche de l'inconnu, l'exploration des possibilités sensorielles et créatrices, l'expression des moments dont les éléments constitutifs sont, par la force même de l'Histoire, plus nombreux et plus riches.

Mais cette unité paraît être niée par le réalisme socialiste. On pourrait en faire une analyse sociologique matérialiste, si nous en avions le temps. On pourrait en faire, en restant dans le domaine un peu étroit du spécialiste, une facile critique artistique. L'humaniste révolutionnaire, lui, considère que les recherches les plus audacieuses de l'art moderne /qui se fait tous les jours, et souvent dans le secret des solitudes humaines/ tendent à la libération, à l'extension des pouvoirs individuels de la sensibilité; il les aime, s'efforce de les comprendre, s'emploie à les soutenir. Et il affirme, du même pas, que les œuvres du réalisme socialiste tendent à mettre en lumière et à faire connaître certaines forces sociales ou certains événements de la vie sociale qu'on ignore ou, qu'il est, dans certains milieux, de bon ton d'ignorer, alors qu'elles sont les moteurs de devenir. Tant que la situation des hommes et des classes et du monde sera celle que nous connaissons, l'art a le droit le plus absolu à l'image;

il saura toutefois que rien n'est devenu plus difficile à montrer.

Une synthèse s'impose donc ici.

Considérons que les uns visent à la libération au niveau le plus secret, le plus intime et le plus complexe de l'être, les autres, au niveau le plus public et le plus combatif du groupe, et nous verrons la synthèse s'opérer à partir des notions marxistes d'aliénation et de libération, du développement inégal des individus et des peuples.

. On peut objecter qu'il est impossible à des artistes, vivant en régime capitaliste, d'explorer réellement les pouvoirs individuels. Il est vrai que l'impur et le pur sont mêlés. Pourtant, il me semble que si l'histoire est histoire de la lutte des classes, elle est aussi lutte de civilisation, lutte de l'Être contre l'Avoir; que les artistes sont les principaux héros de cette lutte, car ils sont les plus sensibles à l'aliénation et aux pouvoirs inépuisables de l'être.

D'autre part, on peut objecter que telles oeuvres ne relèvent pas de l'art. Mais aux yeux de qui? dans quel temps? pour qui? selon quelle conception de l'art? Et en chacun de nous, à quel degré de notre tension d'être?

L'art, qu'il soit en acte ou pour ma jouissance, exige une culture de soi et une oisiveté. Où sont-elles les chances de culture et d'oisiveté pour tous, sinon dans le mouvement vers le communisme?

L'unité profonde de l'art moderne est dans la conscience de l'humaniste révolutionnaire et dans l'avenir concret, communiste, des hommes.